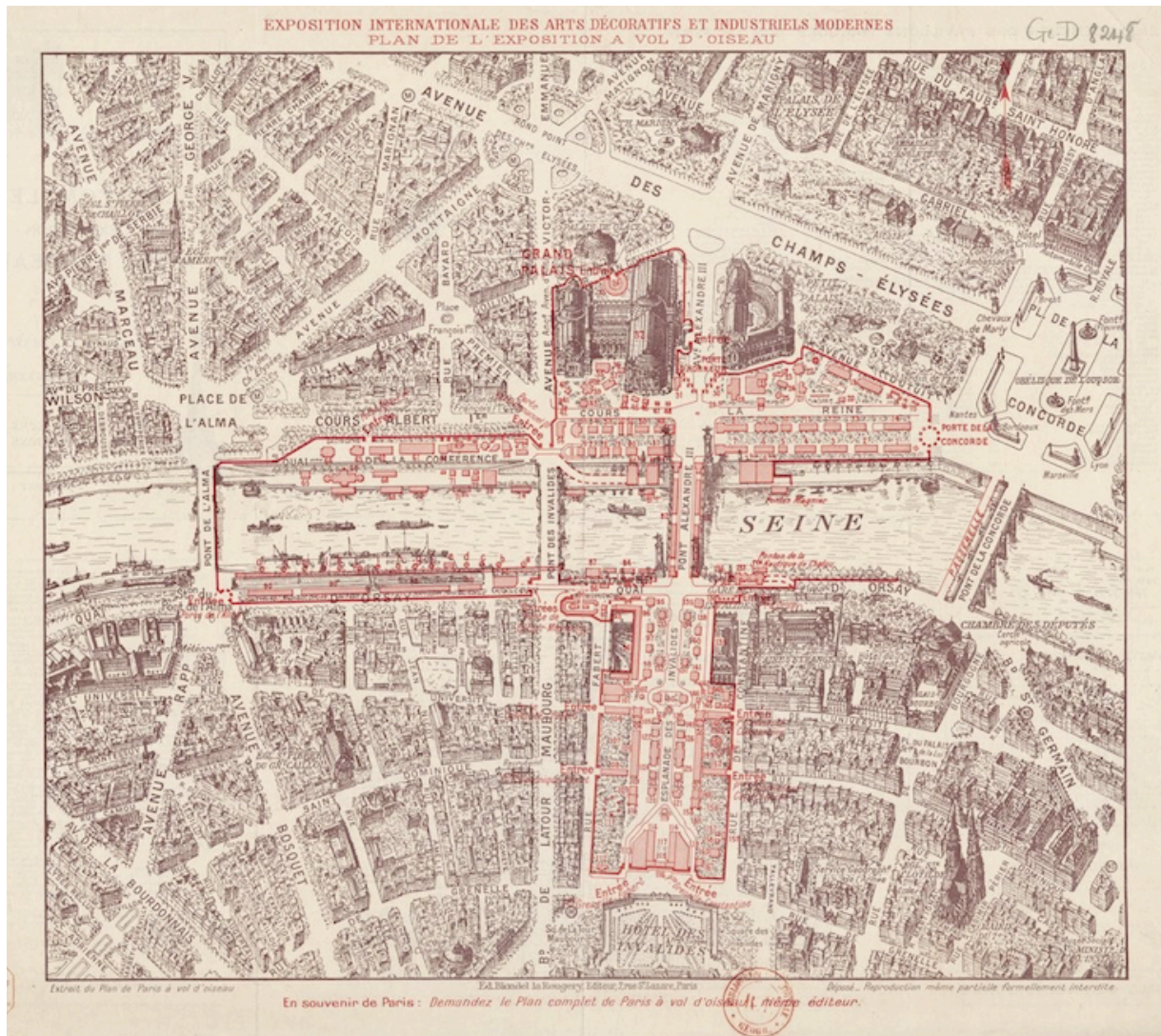


Chroniques retrouvées



Plan à vol d'oiseau de l'exposition internationale des arts décoratifs de 1925 à Paris

Lorsque j'introduisais ses *Œuvres Complètes*, j'appelais de mes vœux la découverte de nouveaux textes inédits de René Crevel. Sauf apparition de manuscrits inconnus, cette aspiration me semblait relativement chimérique tant le travail bibliographique d'Étienne-Alain Hubert¹, qui avait considérablement guidé mes recherches, était complet.

¹ Étienne-Alain Hubert, « Essai de bibliographie des écrits de René Crevel (1921-début 1983) », dans *Bulletin du bibliophile*, 1983, n° 4, p. 483-527 et 1984, n° 2, p. 234-262.

La publication de plusieurs lettres de René Crevel², mais surtout l'aide précieuse de René-Pierre Colin, me mit sur la piste de « Chronique du village nègre », qui répond entièrement à ce vœu : jamais recensé, ni réédité à notre connaissance, ce texte nous avait échappé lors de l'établissement des *Œuvres Complètes* de l'auteur de *Babylone*. Il mérite pourtant notre attention : bien que répondant en partie à un souci économique, il dépasse de loin ce strict cadre. René Crevel évoque ce travail au moins dans deux lettres à Albert Flament. Nous reproduisons la première d'entre elles en accompagnement de l'article. Une seconde lettre de René Crevel au même destinataire, publiée récemment aux éditions de La Nerthe³, fait état de ce texte. Si l'éditeur de la correspondance y voit une allusion à *La Gazette de France*⁴, il ne fait aucun doute que Crevel fait plutôt référence à l'article que nous reproduisons ici et à son travail éphémère pour *La Gazette du Franc*.

« Chronique du village nègre » est donc publié dans ce singulier journal, hebdomadaire spécialisé dans les questions économiques, qui consacrait cependant dans chacune de ses livraisons plusieurs pages à l'actualité artistique et littéraire. Il voit le jour sous l'impulsion de Marthe Hanau, banquière au parfum de scandale, dont le succès fut aussi éclatant qu'éphémère⁵. Maurice de Courville en fut le directeur⁶. Un numéro, au sous-titre explicite « Journal d'Information et d'Economie Politique » paraît le 5 février 1925, mais le véritable numéro 1 sort de presses le 21 mars 1925. Bien que faisant la part belle à la vie financière, le journal propose dès cette livraison une page d'actualité littéraire et théâtrale qui se développe rapidement. Deux figures de la critique de l'entre-deux guerres, Pierre Bost et Roger Allard, dirigent à partir du numéro 3 (4 avril 1925), les « pages littéraires ». La contribution de René Crevel « Chronique du village nègre » débute dans le numéro 6 (25 avril 1925), se poursuit jusqu'au numéro 9 (16 mai 1925). À partir de cette date, on ne trouve plus trace de sa signature, jusqu'à la disparition du journal en 1931. Après le numéro du 1^{er} décembre 1928, la publication s'interrompt brutalement, lorsque Marthe Hanau est mise en cause dans un immense scandale financier, avant d'être emprisonnée. Plusieurs numéros sont publiés irrégulièrement entre le 12 novembre 1930 et le 22 février 1931. Mais il n'y est plus question d'économie ni de chroniques littéraires, puisque toute l'énergie du journal est consacrée à la défense de Marthe Hanau.

« Chronique du village nègre » paraît en quatre livraisons. Une balade parmi les pavillons et les lieux de loisirs de l'Exposition Internationale des arts décoratifs et industriels modernes, qui se déroula du 28 avril au 30 novembre 1925 autour du Grand et du Petit Palais, constitue le cœur du texte. On y retrouve d'ailleurs des évocations de lieux bien précis, tels que les bars péniches, le puits de mystère ou les montagnes russes. Plusieurs thèmes chers à Crevel sont sous-jacents : outre une forme de nostalgie, qui marque l'ensemble de son œuvre, s'y déploie également son intérêt pour les loisirs et

² René Crevel, *La Sagesse n'est pas difficile*, Ensemble de lettres de René Crevel éditées et commentées par Alexandre Mare, Toulouse, La Nerthe, 2016.

³ *Ibidem*.

⁴ *Ibid.*, p. 22 et 44.

⁵ Dominique Desanti lui a consacré une biographie : *La Banquière des années folles*, Paris, Arthème Fayard, 1968. Elle y évoque la fondation de *La Gazette du Franc* notamment p. 89.

⁶ Maurice Privat a proposé, dès 1929, une histoire de *La Gazette du Franc* abordée sous l'angle économique et financier. Cf. *Le Scandale de la « Gazette du Franc »*, Paris, Éditions Pierre Souval, 1929.

notamment les fêtes foraines. Plus généralement, et le titre de l'ensemble est significatif, Crevel y déploie une vision, à certains égards, naïve, des peuples qu'on qualifiait à l'époque de primitifs⁷. Il faut cependant garder en tête que cette fascination pour la figure du « nègre », « se révèle comme le levier le plus évident de l'anticolonialisme surréaliste »⁸. Il serait alors tentant d'inscrire « Chronique du village nègre » dans une proximité forte avec le surréalisme, à une époque où Crevel signe plusieurs déclarations collectives du groupe et est partie prenante de l'aventure du mouvement.

Je remercie vivement René-Pierre Colin, qui a permis la mise au jour de ce texte et a autorisé la publication de la lettre de Crevel à Flament. Je remercie également Guillaume Zorgbibe ainsi que Lionel Dax qui en ont permis la publication.

Maxime Morel – Janvier 2018

René Crevel, « Chronique du village nègre »

Paris - faut-il s'en plaindre ou s'en réjouir - s'est toujours refusé au triomphe de la couleur.

Dans leur lyrisme, les petits commerçants ont eu beau barbouiller leurs boutiques, rien n'a jamais su empêcher l'azur, le violet, le jaune et le rouge des contrevents les plus exaltés de tourner au gris.

Le gris, il est vrai, offre aux yeux optimistes mille nuances, dont chacune est, paraît-il, à la fois signe et garantie d'un goût universellement apprécié.

Au reste que le jour s'obstine à demeurer sinon monochrome du moins – à nous les néologismes ! – tristichrome, dès le crépuscule nous sommes vengés. C'est que dans notre chère capitale le proverbe ment qui affirme : *La nuit les plus beaux chats sont gris*. Il faut au contraire que vienne le soir pour que se révèle la splendeur des félins de gouttières, et, surtout celles des enseignes lumineuses qui finissent, quelques verres aidant, par nous rappeler l'arc en ciel de notre enfance.

Tout de même lorsque le calendrier parle de printemps, nous voudrions que le soleil n'éclairât point la seule subtilité de nos pierres historiques. Et c'est pourquoi depuis un mois je surveille le village nègre. Il n'est point de jour que je n'y aille quérir quelques surprises et je suis anxieux de savoir qui bientôt en sera l'idole.

Dans ce village nègre, où sur l'une et l'autre rive d'un fleuve autrefois européen, appelé Seine, achèvent de s'édifier des cases qui promettent de concilier des mérites contradictoires, les cocasseries poussées jusqu'au ridicule et aussi la banalité, dans ce village nègre répété-je, si le voyageur n'a pas craint les périls d'un sol boueux et défoncé, il peut s'abandonner aux plus beaux rêves africains.

⁷ La même année, René Crevel signe un article pour la *Revue Européenne* dans lequel, sur un ton proche de ses « Chroniques nègres », il fait l'apologie de Joséphine Baker. Cf. René Crevel, « Le music-hall et les cirques » dans ses *Œuvres complètes*, Paris, Sandre, 2014, t. 1, p. 487-490.

⁸ Sophie Leclercq, « Le colonialisme mis à nu. Quand les surréalistes démythifiaient la France coloniale (1919-1962) », *La Revue Historique*, 2008, n° 646, p. 322.

Le petit et le grand Palais, à dire vrai, bornent un peu l'horizon. Pour moi, je leur reprocherai surtout, de ressembler auprès de mon village nègre, à une salle à manger Majorelle qui dominerait un mobilier enfantin pseudo-cubiste, sans qu'il soit d'ailleurs possible de dire si le bois d'arbre du faux Majorelle pour grande personne vaut mieux que l'ersatz de la puérité.

Et voilà que le ciel de Paris se fait plus pâle à travers les arbres, toutes petites maisons, car ces messieurs décorateurs du village nègre, s'en sont donnés à cœur joie et, aux dernières nouvelles, menacent de répandre à tire-larigot, le pourpre et l'Indigo.

Vertuchou ! La belle bamboula de couleurs que nous allons devoir à leurs palettes. Je conseille aux promeneuses nocturnes, de ne point ménager le fard lorsqu'elles iront au village nègre.

*

**

Si l'on a renoncé à démolir le grand et le petit Palais, du moins, afin de nous faire oublier la civilisation désuète, a-t-on descendu les tramways à la cave, je veux dire sur les berges où la nuit ils doivent bien déranger les sympathiques voyous, les mendigots et leurs dames et surtout les promeneurs et les promeneuses d'aventure, d'amour et de plein air.

J'écrirai volontiers tout un volume sur ce village nègre. A la vérité, un reste de pudeur me retient de le juger déjà. Il faut attendre que ces messieurs aient fini leur barbouillage. Alors nous verrons si le principe d'une barbarie à nouveau tentée, surprendra le XXème siècle comme sut le faire le Persan de Montesquieu à une époque où Paris ignorant les lumières de la nuit, ignorait la couleur.

L'an dernier à pareille époque nous parlions tous des prochaines *soirées de Paris* et la cigale s'appêtait à devenir grande dame. Curieuse métempsychose, nous vîmes un music-hall montmartrois prendre la taille d'une Babel géante où tous les peuples se rencontrèrent.

Mais plus variée encore sera sans doute la foule des explorateurs que va tenter notre village nègre, et déjà il ne s'agit plus de *soirées de Paris*, mais des *soirées du monde entier*, sur les bords d'une Seine trop philosophe pour essayer une crue qui emporterait jusqu'à la mer toutes les cases décoratives.

Alors musiciens de ce village à vos tamtam !

Nous voulons que tous nos soirs soient marqués de joies nouvelles. Nos visiteurs, moins sombres que les Romains, ne crieront point *panem et circenses*, mais brutalement demanderont de *l'alcool et des jeux*.

Aussi parle-t-on de montagnes russes, des péniches-bars. Des terrasses sur le fleuve attendent les promeneuses doucement lasses, et devant leurs cocktails en regardant tomber dans l'eau les premières étoiles filantes, qu'elles fassent des vœux pour notre bonheur.

Nos aînés chagrins n'affirment-ils point sans cesse que le monde entier a désappris de rire ? Sans doute est-ce pour leur donner tort qu'on a construit un théâtre dans le village nègre, et qu'on a consacré le grand Palais, devenu un temple gigantesque, à l'idole de la frivolité.

Alors, sous les premières feuilles si tendrement vertes du Cours-La-Reine, que tombe vite cette nuit de printemps dont nous avons passé nos jours et nos hivers à rêver.

Et peut-être, était-ce déjà le premier feu de joie que j'ai vu briller, la semaine dernière, à minuit, près du pont des Invalides. Les travaux n'étaient pas achevés, l'exposition n'était pas ouverte. Le veilleur de nuit attentif à sa flamme semblait redouter les grands fauves. Hélas les seules panthères du Cours-la-Reine sont des Panthères de trottoir. Alors pour que l'amour ne se réfugiât ni dans le pavillon russe, ni dans la maison japonaise des sergents de ville faisaient les cent pas.

Et sur la première nuit de vrai printemps, c'était bien, au milieu de tous les échafaudages, un mystère africain qui s'élevait avec le feu, pour donner au plomb de notre fleuve l'éclat du désir.

Quand vous aurez salué par des mots encourageants les marronniers que leur rôle imprévu de baobabs intimide, écoutez bien les explorateurs rencontrés, et si vous ne vous divertissez ni ne vous instruisez, renoncez à tirer jamais quelques enseignements ou récréation du commerce de vos semblables.

Vous entendrez de graves promeneurs, éberlués par toutes les complaisances de la pierre liquide, prédire à chaque case le triomphe d'un style, qui selon eux correspondra – Dieu nous garde – dès la fin de 1925 à celui qui régna l'année même de cette exposition, par quoi s'ouvrit un siècle, dont nous voudrions bien qu'il fût un grand siècle, puisqu'il est le nôtre.

Or, en 1900, on aimait les violettes, le teint de lait, les tailles de guêpes, la guipure, la mousseline et les baleines de corset. Le tout symbolisé par la fumée d'une cigarette, donna les zigzags du modern-style. Aujourd'hui, les femmes rencontrées dans le village nègre demandent à l'ocre un secours que le soleil gréviste ne se décode point à leur accorder. J'entends qu'on fait fi des teintes de lait, des tailles de guêpes, de la guipure, de la mousseline et des baleines de corset. On s'est aperçu que la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre. Il n'y a donc point dans le village nègre de ces dédales qui devaient tant plaire lors de l'exposition de 1900, et dont je ne parle que par ouï-dire, puisqu'en 1900, si ma mère était sur le point de m'infliger la vie, il ne m'en était pas moins impossible de jouir du spectacle. On m'a appelé René. C'est ma seule ressemblance avec M. de Chateaubriand, et après cinq lustres, je n'ai encore remonté le cours d'aucun fleuve lourd d'oiseaux. Et je rode par ce printemps couleur de plomb dans mon village nègre. Une grosse dame se réjouit qu'on ait peint les petites boutiques du Pont Alexandre :

- *Ce sera moins salissant qu'en blanc.*

- Vertuchoux ! ai-je envie de répondre à la dame quand nous serons ministre des Beaux-Arts-Décoratifs, nous ferons une exposition blanche, Casablanca. J'envie ceux qui voguent vers le Maroc. Bateaux lourds de la Seine attristés. Ils sont amarrés à la rive gauche. Je fuis le Cours-la-Reine où triomphe le Palais des Soviets non loin – on a tout prévu – d'un cimetière qui, d'ailleurs, n'est pas ce que le village offre de plus triste.

Quand j'étais militaire, à Paris, un été, j'avais fait le quatrain :

À l'exil de nos désirs
L'amour des pays brutaux
Saura-t-il jamais tenir
La promesse des bateaux⁹

⁹ Ce quatrain ouvre le poème « place de la concorde » dédié à Robert Delaunay, publié par René Crevel dans *Paris Journal*, en novembre 1923. Cf. René Crevel, *Œuvres complètes, op. cit.*, t. 1, p. 504-505. On y relève une légère modification, le « mes » du premier vers devient « nos ». (n.d.e.)

Un quatrain n'a que quatre vers, et, par conséquent, est facilement pardonnable. Que mon lecteur oublie ces vers et me suive sur la rive gauche, la rive de joie depuis que Montmartre a remplacé Montparnasse.

Des marins bien vernis gardent les passerelles fragiles qui mènent aux péniches. Dans la peau cuite, leurs yeux sont plus bleus, mais le ciel et l'eau ont trop mauvais caractère pour vouloir leur ressembler. Alors bien sages, ils renoncent à leurs rêves illimités et se contentent de demander leurs tickets aux visiteurs. Ils ont l'air satisfait. Les bateaux à leur garde ne s'appellent-ils pas *Amours*, *Délices* et *orgues*. L'originalité, d'ailleurs, du couturier qui les imagina est telle que leur ordre est le suivant : *Amours*, *Orgues* et *Délices*. *Amours* est bleu, *orgues*, blanches et déjà vous avez deviné que *Délice* était rouge. Dans *Amours*, il y a une chambre à coucher, et tout ce qu'il faut pour un voyage tendre sur un fleuve, même l'eau autour du bateau, pour que le premier délaissé ait de quoi infliger à l'autre des remords. *Orgues* est réservée à ce qu'on appelait les divertissements du temps du grand Roy, quant à *Délices*, c'est un restaurant.

Et les mouettes autour de cette gaité ont un vol plus blanc, plus irréel.

Comme les Américains solides sur de larges pieds qu'amplifient encore des semelles de crêpe, ont détrônés les Russes aux yeux clairs aux nostalgies compliquées qui régnaient avant la guerre dans nos villages, comme les bank-notes newyorkaises ont remplacé les roubles, les montagnes russes sont devenues sénic-rail-way.

Montagnes de bois, camouflées par des macarons de plâtre et des choux fleurs de pierre liquide, on nous avait promis pour en suivre les crêtes capricieuses des wagons à surprises. Or les wagons sont encore immobiles. La flore et la faune des attractions se trouvent souvent privées de leurs inédits. Le long de la Seine ce sont des collines inutiles. Grâce aux dieux, ces collines sont creuses. J'entends qu'on peut se promener sur un chemin couvert, au même niveau que le fleuve. Des petits canaux automobiles rappellent les mouettes de Genève qui mènent du Kursaal au solarium les jeunes diplomates épris de danse et de soleil. Et sur la rive elle-même les attractions d'une foire de Neuilly réduite attendent les curieux. Le musée Dupuytren, pour une fois, est exempt de la fête. On pourra s'alcooliser sur les péniches et dans les bars sans être poursuivi par quelque une de ces menaces bicéphales qui condamnent à la neurasthénie les somnambules. Les danses arabes, autre supplice, il est vrai, ne sont pas exclues de ce parc à merveilles. Une trompette nasillarde comme un premier étage du Moulin Rouge pendant l'entracte et des moukères nous condamnent au regret des Hoffmann girls qui triomphent multipliées par deux, place Blanche. Voici les danses, voici le puits de la vérité. « Les grandes personnes seulement... » Alors on se rappelle que la Vérité qui sort du puits, en sort toute nue. On n'est pas de bois, que diable ! Et c'est le printemps, et c'est dimanche, allons vois la vérité. Au fond du puits une femme danse la tête en bas. Trois centimètres carrés de strass cachent un coin d'humanité à l'ordinaire jugé essentiel, mais dont la Vérité n'a pas besoin pour séduire. Plus loin drapé dans une cotonnade pour poétesse batignollaise, Mohamed présente sa momie devineresse. On met ses initiales sur une feuille blanche. Mohamed avertit qu'il va prier son idole. Le papier est placé dans la poche de l'idole, et la prière finie, vous retrouvez votre bulletin et y lisez que si la vie vous fut cruelle à vos débuts, désormais vous pouvez tout en attendre. Brave Mohamed ! La foule du dimanche, comment ne te croirait-elle pas ? Foule du dimanche, qui fut malheureuse la semaine dernière, mais attend la joie pour la prochaine.

La joie ?

Des fauves frileux claquent des dents. S'il vous plait, des pilules Pink pour les carnassiers du village nègre.

*

**

Lettre à Albert Flament, 11 avril 1925

Vendredi Matin,

Il fait beau et campagne même à Paris, alors je pense à votre voyage et que vous devez rouler, et je suis heureux pour vous à la pensée de ces jours de repos et de plein air.

Hier soir j'ai diné avec des amis puis rue de Lappe et au Bœuf, le tout pour me coucher de bonne heure, dégoûté comme chaque fois qu'il m'arrive de sortir (ne riez pas) de la frivolité contemporaine.

L'après-midi j'étais allé à la Gazette du Franc où je vais faire une chronique dite du Village Nègre (sur l'exposition des Arts décoratifs). Après l'exposition on me donnera autre chose. C'est payé 0,75 la ligne.

Et maintenant que j'ai fini ce sot bavardage que je demande à votre amitié d'excuser laissez-moi vous dire par cette lettre ce que ma timidité m'empêche toujours d'énoncer dans une conversation.

Tous ces départs, ces vacances, me forcent à un petit bilan sentimental et il faut que je vous dise quelle bonne place vous aurez tenu dans les mois passés et combien votre affectueuse clairvoyance me fut bonne et précieuse non seulement pour des sujets précis tels qu'un livre mais surtout pour cet équilibre qui n'a pas de nom sinon le même que le bonheur et dont ignorant jusqu'alors, je vous ai dû de m'approcher davantage.

Alors si quelquefois, je ne suis pas tel qu'il le faudrait, accordez moi encore l'amical sursis et soyez persuadé de toute ma dévouée affection.

Je vous embrasse et vous remercie

René

*

**

Mon corps et moi, 1925

« Jouir avec des pensées »

J'entrais encore dans les endroits où l'on danse, où l'on boit, goulé d'alcool, de jazz, de tout ce qui soûle, et me soûlais indifférent à ce que j'entendais, dansais, buvais, mais heureux d'entendre, de danser, de boire, pour oublier les autres qui m'avaient limité mais ne m'avaient pas secouru.

Oui, je me rappelle. Deux heures, le matin. Le bar est minuscule. Il y fait bien chaud. La porte s'ouvre. Vive la fraîcheur. On me dit bonjour. Une main flatte mon épaule. Je suis heureux, non de la voix, non de la main, mais l'air est si doux qui vient me surprendre.

J'avais oublié mes semblables. Une créature humaine s'efforce de me les rappeler. On insiste, on m'embrasse. Il faut se rendre politesse par politesse : voici que recommencent les simulacres ; « Bonjour, esprit habillé d'un corps », j'aime cette formule, la répète. L'esprit c'est bien cela, je voudrais me recomposer une pureté de joueur d'échecs, ne pas renoncer au bonheur mais vivre, agir, jouir avec des pensées. Il n'y a pas de contact humain qui m'ait jamais empêché de me sentir seul.

La pensée en mouvement ne désire rien plus que se figer dans une forme, car, de l'arrêt marqué, naît l'illusion de ce définitif dont la recherche est notre perpétuel tourment.

Précisions, statistiques : autant d'inutiles obscénités.

Après avoir erré par les rues, si je n'ai pu y découvrir quelque raison de m'attarder ou de prolonger ma promenade, rentré chez moi, lorsque j'ouvre un livre au hasard, plus encore que le pluie, des badauds ou des importuns croisés tout à l'heure chemin faisant, je m'irrite de cette imprimerie. Les hommes n'ont de souvenirs ou d'aveux qu'afin de cacher ce qu'ils craignent de découvrir de leur vrai visage, de leur présent. (...)

L'art ? Laissez-moi rire.

Je pense à ces bals où le travesti est prétexte à corriger la nature. Ceux qui n'ont pas trouvé leur vérité tentent une autre existence. Toutes les vies manquées s'invertissent, pour un soir. Mais l'exhibitionniste ne donne point d'ailleurs l'impression de quelque franchise ou de quelque réalité. Les femmes apparaissent sans hanche ni poitrine. Les hommes ont des croupes et des tétons. Or voici qu'une virilité soudain s'érecte et soulève en son beau milieu la robe d'une courtisane grecque. Hommes, femmes ? On ne sait plus.

L'un de mes pieds s'appelle passé, l'autre futur. Il y a toujours un escalier à monter.

Je ne comprends plus rien à la rue, à mon corps. Je n'ai connu pareil trouble qu'il y a trois années. J'avais dix ans. J'étais au cirque. Je suivais les dangereuses coquetteries des trapézistes, et soudain je rêvais que rien ne me ferait un plus vif plaisir qu'une déchirure inopinée au plus intime endroit de leur maillot. Beaux acrobates qui manquez mourir à chaque mouvement et ne daigniez point me montrer votre peau affamante sous ce jersey léger, léger. J'ai eu bien chaud ce jour-là au cirque.

Pour moi je ne trouve pas que la division en races blanche, noire, jaune soit, à dire le vrai, bien satisfaisante.

Je vois deux classes : LES JOUISSEURS ET LES VOYEURS

Jouisseurs ou voyeurs, sensibles ou intelligents, spontanés ou artificiels.

Premières amours. Les seules. Découverte amoureuse que l'homme, en récompense de maints sacrifices, fait de son propre esprit, de son propre corps, un esprit, un corps qui semblent se former à la caresse du silence et de la solitude.